

Psychanalyse & culture *chinoise*

© Mikhail Nekrasov - Fotolia.com

Destin de l'affect, destin de l'Occident

par Patrick Sigwalt

Dans ce numéro, une nouvelle rubrique dirigée par Patrick Sigwalt qui établit un pont entre l'Occident et la Chine, la psychanalyse et la culture chinoise. Au cœur des mots, au cœur du sens...

Se nourrir auprès de la Mère.

Zhuangzi, ch. 20

« Sagesse », c'est ainsi qu'on s'entend le plus souvent désigner la pensée chinoise. D'autres lui préféreront l'appellation de « psychologie chinoise ». Mais au fond, quelle réalité recouvrent ces appellations ? Et comment concilier l'idée de « sagesse » avec celle de « psychologie » ? Si toutes les deux répondent bien à un effort d'inscription du sujet dans le monde, dans un climat de quête de bien-être (et non pas quête du Bonheur!), reste que la *psycho-logie* relève d'un effort de rationalité. La « sagesse », qui s'affirme comme une pensée ouverte, laissant circuler le sens (les sens!), fera volontiers appel au style métaphorique ou allégorique. Pour la définir, je dirais que la sagesse se situe dans un espace intermédiaire, à la frontière de l'affect et de la rationalité. L'articulation entre les deux se nomme psychosomatique, comme point de rencontre selon moi entre culture chinoise et pensée occidentale.

Carl Gustav Jung et la Chine

Carl Gustav Jung (1875-1961) aura été le

premier à s'intéresser sérieusement à la Chine dans le champ de la psychanalyse. Jung aura été très proche du sinologue Wilhelm, Père protestant ayant vécu en Chine, mort en 1930, et à l'origine de la célèbre traduction du Yi King. Jung proposera une préface à ce texte (1950), ainsi qu'une étude sur un traité d'alchimie chinoise, « La Fleur d'or » (1929). Cette rencontre avec « la Chine », à l'origine d'une pensée singulière qui lui aura valu la répudiation de la communauté psychanalytique, devait pourtant nous dire quelque chose sur la spécificité de

la culture chinoise et les résistances qu'elle suscite du côté de la psychanalyse classique. En mettant en avant la question du devenir et du « grand processus de l'être », en écho avec la tradition phénoménologique, Jung se trouve au plus près d'une pensée du vivant accordant à l'affect un statut prépondérant. Mieux, le passage par la Chine

aura été l'occasion d'introduire avec force la question du « mystère maternel », ce laisser pour compte de la psychanalyse freudienne que l'auteur critique pour son rationalisme morbide. S'opposant à la vision trop rationaliste (voire une rationalisation!) et biologisante de Freud, le détour par le taoïsme, comme pensée

**Au plus près
d'une pensée
du vivant.**

PORTRAIT

Patrick Sigwalt est sinologue (Institut Ricci, Centre d'Etudes Chinoises), psychanalyste (AIHP). Il enseigne la langue et la civilisation chinoises. Il est également thérapeute auprès de la population chinoise. Son travail de recherches s'inscrit dans une réflexion en anthropologie psychanalytique sur les représentations culturelles chinoises.

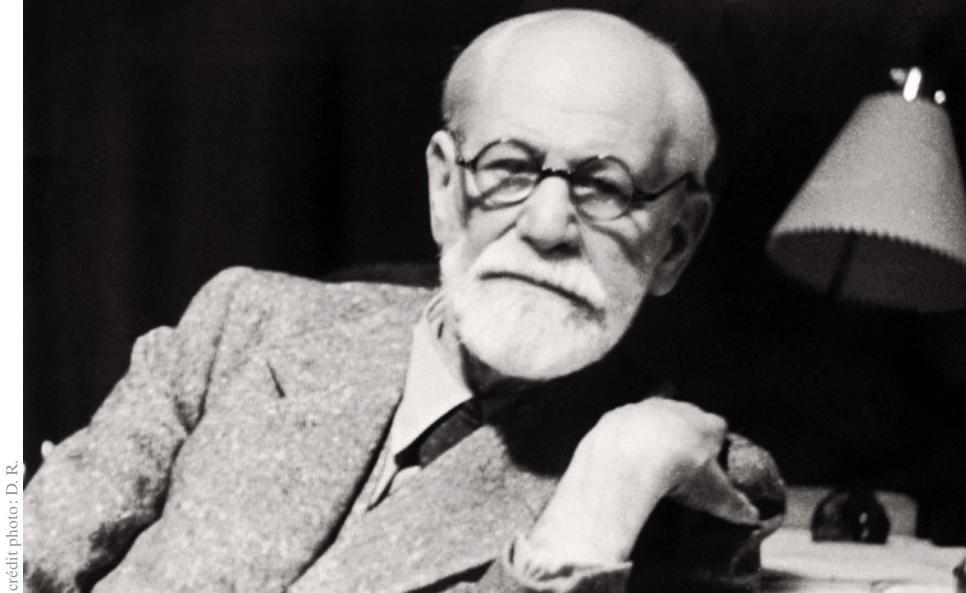
du paradoxe vivant, va conduire Jung à accorder un statut particulier au statut des affects, s'opposant ainsi à la représentation classique de l'Œdipe: *L'évolution vers le matérialisme, qui était déjà préformée dans l'alchimie préoccupée du secret de la matière, a eu pour conséquence de boucher l'horizon de Freud à un autre aspect essentiel de la gnose (...). Le Cratère est un principe féminin qui n'a trouvé aucune place dans le monde patriarcal de Freud.*⁽¹⁾

Aimer la Chine plutôt que d'avoir à la hair

Quatre-vingts années se sont écoulées depuis les premières réflexions de Jung sur le taoïsme, entreprises dès les années 1920. Entre-temps, dans les années 60, un autre psychanalyste, cette fois du côté français, allait s'intéresser de près à la Chine. Il affirmait alors qu'il n'aurait jamais été lacanien sans avoir fait du chinois ! Il s'agit de Jacques Lacan. Mais de quelle Chine parlait-il au juste ? D'une Chine imaginaire qu'il aura approchée dans les années 60 par le prisme du structuralisme ; une générosité intellectuelle prônant un « universalisme » dans toute son ambivalence institutionnelle. Et voilà comment la pensée lacanienne allait bientôt, dans une sorte de retournement pulsionnel, être taxée de « rationalisme mystique » par les analystes qui ne partagent pas cette lecture d'un « retour à Freud » ! Aussi Lacan, contrairement à Jung, ne se sera jamais vraiment intéressé au taoïsme. Depuis une quinzaine d'années, la Chine vivante, et non plus imaginaire, se fait de plus en plus présente sur la scène internationale. La France a mis à nouveau en route la machine lacanienne. La réponse : aimer la Chine pour ne pas avoir à la/se hair, dans ce qu'elle implique de résistances culturelles. Pourtant le passage par la Chine nous oblige à repenser la représentation du sujet et notre propre rapport la réalité.

Le taoïsme comme invitation à renouer avec l'affect

La qualité affective qui entoure la pensée chinoise s'explique à l'origine par un glissement progressif sous les Zhou de la technique divinatoire, ancrée dans le vivant, vers une pensée politique à laquelle aurait appartenu Laozi. De fait le caractère *zhi* pourra s'écrire de deux manières pour signifier la « connaissance » 知, mais aussi la « sagesse » 智. L'écriture chinoise, dans ce qu'elle contient de caractère « impres-sif », elle-même née d'un contexte divinatoire, devait se faire dépositaire de cette tradition. Aussi le monde est représenté dans le taoïsme comme né de l'écrit, tandis que l'oralité est considérée comme l'expression d'une dégénérescence du souffle cosmique originel. C'est là une différence fondamentale avec la représen-



crédit photo : D. R.

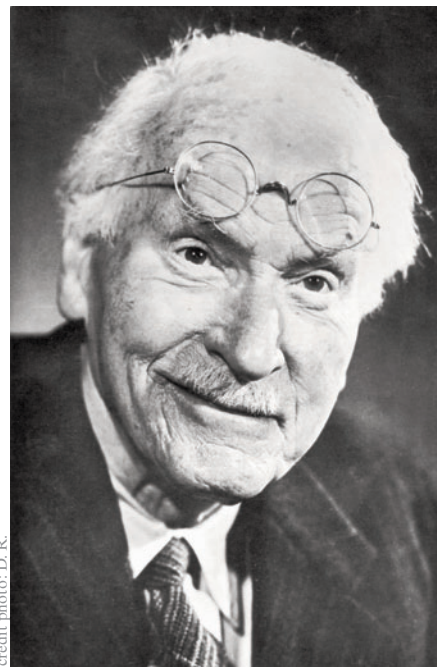
Sigmund Freud

tation indo-européenne où c'est le Verbe qui est créateur. Le caractère *zhao* 兆 qui sert à désigner l'adepte à la première personne, mais aussi les craquelures sur carapace de tortue dans la pratique de pyro-ostéomancie, est là pour rappeler ce corps-écrit qui s'ancre dans une pensée du vivant. Aussi ce que prône le taoïsme est un « enseignement sans parole » (*bu yan zhi jiao* : 不言之教) qui vise à opérer un retour à un état indifférencié entre sujet et objet (une pensée écologique !). En prônant la « spontanéité » : 自然 (*ziran*), autre désignation pour Tao, le taoïsme tente de renouer avec l'affect, dans une société où le rituel perd sa valeur affective pour répondre à une nécessité fonctionnelle. Un tel rapport à l'écrit dans son lien à l'affect devait nous dire quelque chose sur le lien social.

Le Taoïsme tente de renouer avec l'affect.

Le taoïsme comme invitation à la réparation du lien social

Certains auteurs avancent la mort de la littérature et la nécessité de réinventer un style. Dans un monde moderne frappé d'excès de rationalisme (ou devrais-je dire de refoulement?), les mots perdent leur teinte affective. Laissés à l'abandon comme le nid de l'oiseau, une fois la saison des amours passée, les mots ne sont plus habités et paraissent souvent bien secs. Parallèlement à cet état de désaffection où les rituels de politesse visent plus souvent les intérêts personnels que la création d'un lieu de rencontre, on assiste dans la clinique à une évolution des formes de dépression qui s'affichent désormais comme « attaques des liens ». On le sait, le délire, en affectant d'une âme les objets alentours, est une autre façon de lier ; non pas tant « dé-lire » que désir de lier, de lire... La pensée taoïste, dans ce qu'elle comporte de pensée du vivant, s'entend comme une invitation de redonner aux mots une connotation affective dont dépend le lien social. C'est ce que je propose de traiter lors de notre prochain rendez-vous... ■



crédit photo : D. R.

Carl Gustav Jung

(1) Carl Gustav Jung, « Ma Vie, souvenirs, rêves et pensées », recueillis et publiés par Anéla Jaffé, Folio ; 1973.

Pour + d'infos, consultez le carnet d'adresses p. 60.

